

La conscience (suite)

La conscience peut-être définie, **comme une relation à soi, aux autres, telle qu'elle enveloppe une connaissance d'elle-même.**

Cette conscience vient lorsqu'on s'aperçoit qu'on éprouve un sentiment, une pensée. La conscience est toujours conscience de quelque chose, de ce qui est pensé, « le fait même de penser, d'être conscient, s'accomplit comme rapport à ce qui est pensé. Il y a quelques manières d'être et opérations qui sont constantes dans notre vie de conscience :

Sentir : propre des sens, ces derniers procurent des émotions et des passions qui contribuent à constituer notre perception du monde et de nous-mêmes.

Se souvenir : L'action de se souvenir correspond à notre conception du temps, permettant au passé d'exister et d'inscrire la conscience (de soi et des autres) dans le temps, c'est-à-dire dans différents états successifs.

Nous ne sommes pas conscients de toute le passé, seulement de ce que le présent se rappelle. L'oubli n'est pas un anéantissement du passé, seulement son maintien hors de la conscience. Mais on peut considérer que tout le passé se conserve. Souvenir conscient et oubli se conditionne mutuellement car si tout était constamment présent à la conscience, alors la conscience de ce souvenir ne se différencierait plus de ce que je perçois actuellement, l'idée même de conscience serait donc remise en cause. De même, si l'on ne conservait rien du passé, il n'y aurait plus de conscience, puisque la conscience qui s'oublierait elle-même serait en fait inconscience.

De plus, c'est cette délimitation entre souvenir et oubli qui permet de comprendre l'inconscience, puisque ce choix entre l'oubli et souvenir est inconscient, ainsi qu'entre oubli temporaire et définitif.

Imaginer : Le pouvoir de former des représentations sensibles en l'absence de ce qui est représenté. Sans l'imagination, pas de mémoire et pas de projection dans le futur. L'imagination est créatrice, elle ne fait pas que reproduire.

La rêverie est, pour Rousseau, une douce interruption de l'activité consciente, un imaginaire conscient mais seulement en dedans, pour oublier les préoccupations ou la léthargie du monde réel.

Réfléchir : La réflexion est un dédoublement interne par lequel la conscience se prend elle-même pour objet, ou prend pour objet certaines de ses manières d'être ou certaines de ses opérations. C'est à travers la réflexion que nous prenons conscience de nous-même.

La réflexion est en quelque sorte le contraire de l'imagination, il s'agit d'une focalisation de l'attention sur un objet précis, ce qui est encore différent de la « vie de conscience spontanée », qui est à la limite de l'inconscience, tel les automatismes.

Pour Descartes, même si un mauvais génie avait cherché à nous tromper dans tout ce que nous savons, nous pourrions alors douter de tout sauf de notre capacité à douter. Autrement dit, si je pense, j'existe. Le sujet existe et sa conscience de soi provient de sa pensée. Si je doute, comme le fait Descartes, c'est justement parce que je recherche la vérité. Cela prouve également la volonté du « je », du sujet. Le « je » est capable d'imaginer, comme lorsque je ressens quelque chose alors que je suis en train de dormir. Ce qui est réel est donc ce que je ressens, en pensée ou dans le monde réel. Le « je » existe et donc se définit à travers sa réflexion théorique, son affirmation du doute et du désir. **Pour Descartes, l'affirmation du sujet conscient est la première vérité fondamentale, c'est-à-dire ce sur quoi une science s'appuie pour progresser.**

L'expérience sensible nous met en relation avec des données complexes, que notre conscience décompose ; il y a la perception d'une multitude de petites perceptions, dont nous ne sommes pas forcément conscients mais qui forment notre conscience. Par exemple le bruit de la mer qu'on ne perçoit pas forcément dans son ensemble.

Y'a-t-il une limite claire entre conscient et inconscient ?

Il semblerait qu'il s'agit surtout d'une différence de degré entre les 2 concepts, qu'il existe une continuité entre les 2, certaines données inconscientes pouvant devenir consciente et réciproquement. Autrement dit, le cogito (je pense) et le sum (j'existe) englobe également des données inconscientes.

Une perception ne peut s'expliquer que par une autre perception et non par un mouvement (c'est-à-dire un déplacement corporel). Cette perception peut-être consciente ou non. Ceci est d'autant plus vrai pour une aperception (perception consciente).

Le passé se conserve, mais de quelle manière ?

Des traces corporelles dans le cerveau permettent d'attester que le passé se conserve, mais la question est comment le souvenir est-il conservé, et qu'y a-t-il dedans ? Ce n'est pas la conscience qui choisit ce qu'il aura dans le souvenir, ni s'il y aura un souvenir. Pour Bergson, **une perception est « toute conscience de quelque chose de présent »**, et le souvenir en est l'image, comme l'image du miroir qui est notre reflet mais qu'on ne peut toucher. Le souvenir se forme donc en même temps que la perception. Autrement dit, le présent se dédouble à chaque instant en un flux vers le passé et l'autre vers l'avenir (pour la préparation de ce qui est à venir). Cette trace dans la mémoire est psychique (qui concerne l'esprit, la pensée). **La perception consciente est donc constamment doublée d'un processus inconscient** ; celui-ci n'est pas une réalité déficiente, il est comme un autre plan de la vie psychique.

Quelles sont les relations entre la conscience et l'inconscience ?

Selon Freud, lors d'études psychanalytiques sur des patients souffrants de névroses, certains patients étaient incapables de se souvenir de certaines choses, comme s'il y avait un blocage. L'action de cette force de rejet est appelée par Freud « refoulement ». Ainsi, l'inconscient, ce n'est pas seulement ce à quoi la conscience fait défaut, c'est ce qui est refoulé parce que qu'il y a un conflit avec la conscience.

Pour Freud, il y a donc **un inconscient**, ce qui est refoulé, **un préconscient**, c'est-à-dire des représentations non conscientes mais susceptibles de venir à la conscience sans qu'une force s'y oppose, **une conscience**, c'est-à-dire ce qui est actuellement perçu. Pour Freud, les rêves et les actes manqués (oubli, lapsus) font aussi parti de l'inconscient, ce qui est donc refoulé. Le moi est formé à partir du **ça**, c'est-à-dire les pulsions déterminant l'individu dès sa naissance, et à partir du monde extérieur. **Le surmoi** est formé principalement au cours de l'enfance, notamment à travers l'intériorisation des interdits parentaux.

Le concept de **pulsion** est intéressant pour comprendre le lien entre le psychique et le somatique (ce qui émane du corps). Le but d'une pulsion est la satisfaction, en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion. L'excitation peut-être interne ou externe. Par exemple, « j'ai faim » est une pulsion émanant du corps qui a une répercussion sur le psychique et qui oblige le corps à chercher de la nourriture. L'apaisement de la pulsion, qui génère de la satisfaction, peut-être généré de différentes manières, son objet varie (partie du corps, personne, etc.). Cette pulsion est donc différentes de l'instinct, puisque l'objet de satisfaction peut prendre de nombreuses formes, il n'y a pas de déterminisme biologique dans la pulsion. La psychologie révèle donc que le sujet est constitué de deux paramètres inséparables, l'âme et le corps, le psychique et le physique.

Quel est la relation entre le physique et le psychique ?

Pour **la psychanalyse**, le sujet englobe les deux, âme et corps, de manière inséparable, l'excitation physique étant en phase avec l'excitation psychique dans le cas d'une pulsion. Descartes considérait également cette union du corps et de l'âme, mais en évoquant **un primat** de la conscience, c'est-à-dire que c'est à partir de la conscience que peuvent être accomplis les actions. L'inconscient n'apparaît qu'à travers un travail d'interprétation de ces processus, à partir de la conscience il est possible de comprendre les mécanismes de l'inconscient.

Pour Husserl, **l'intentionnalité** est un attribut essentiel de la conscience. Husserl étudie donc **le mode d'apparition des choses. C'est la phénoménologie**, une méthode philosophique qui montre les intentionnalités de la conscience, soit une opération de compréhension de soi en analysant « jusqu'à la racine » **la diversité et les actes de la conscience**. Husserl analyse la subjectivité, « un mode d'être », « **la qualité d'un sujet comme instance ontologique, épistémologique ou éthique** ». La difficulté de l'approche phénoménologique est de comprendre comment la conscience individuelle, sollicitée par des expériences personnelles, peut déboucher sur une connaissance à vocation universelle au point d'être scientifique. **Pour Husserl, Il y a toujours un préréflexif, un irréflechi, un antépédicatif, sur quoi prend**

appui la réflexion, la science. Par exemple avant de saisir le social comme objet, il est sans doute nécessaire d'explicitier le sens même du fait pour la conscience d' « être-en-société », et par conséquent d'interroger naïvement ce fait. Ainsi parviendra-t-on à liquider les contradictions inévitables issues de la position même du problème sociologique : la phénoménologie tente, non pas de remplacer les sciences de l'homme, mais de mettre au point leur problématique, sélectionnant ainsi leurs résultats et réorientant leur recherche. Autre exemple, quand le logicien pose que deux propositions contraires ne peuvent être vraies simultanément, il exprime seulement le fait qu'il est impossible au niveau du vécu de conscience de croire que le mur est jaune *et* que le mur est vert. La validité des grands principes se fonde dans mon organisation psychique et s'ils sont indémontrables, c'est parce qu'ils sont innés. Husserl parle de science philosophique pour définir la phénoménologie, puisque celle-ci vise la création d'un savoir. Pour cela, le philosophe scientifique doit adopter une attitude phénoménologique transcendantale, c'est-à-dire modifier notre attitude naturelle d'acceptation du monde et de nous-même en ce monde et questionner, expliciter les manières d'apparaître à la conscience, au « moi » intérieur. Ce « moi » ne correspond pas au sujet psychophysique, mais au « moi » subjectif, celui qui porte un regard sur toutes les données qui lui sont soumises.

Cette analyse de la subjectivité est expliquée dans tous les domaines, tel que les mathématiques, ou la logique (ou encore la phénoménologie de la perception, la phénoménologie de la parole, de l'existence, des croyances, etc.), en mettant donc en exergue l'intentionnalité des activités liées à la production scientifique. La **phénoménologie** correspond à cet « a propos de quelque chose », c'est un **état mental**.

Ce concept d'intentionnalité a été développé par Brentano (le maître de Husserl). Pour Brentano, le propre du mental est de constamment se tourner vers autre chose que lui-même, alors que le physique se contente d'être. Les pensées sont à propos des choses, les perceptions des choses, nos jugements sur les choses ; aimer ou détester implique d'adopter une attitude envers l'objet de nos émotions. Brentano explique que les éléments physiques n'existent jamais de cette manière : un rocher existe, il n'est pas relatif. Cet « à propos de quelque chose » est une création de l'esprit, c'est quelque chose de mental que Brentano appelle « **intentionnalité** ». Il y a des exceptions, tel que la douleur, l'angoisse, qui sont simplement, sans intentionnalité. Pour certains philosophes, l'intentionnalité n'est donc une condition ni nécessaire ni suffisante de l'activité mentale ou de la conscience. Pour Brentano, ses « sensations brutes » comportent tout de même un aspect intentionnel car elle représente une zone endommagée du corps.

Pour résumer, la pensée consciente est un fondement sur lequel s'élabore toute connaissance. Il y a cependant des faits psychiques inconscients sans lesquels la conscience ne pourrait pas produire. Ce partage du conscient et de l'inconscient est déterminé par l'existence individuelle, notamment le rapport au corps. L'analyse de ce rapport s'effectue à travers une réflexion consciente, qui doit considérer les différentes composantes du sujet psychophysique. Le sujet d'étude fondamental pour la philosophie n'est cependant pas le sujet psychophysique mais la manière dont on l'appréhende. Husserl étudie donc le cogito de Descartes, le moi transcendantal.

Est-ce que cette connaissance du moi transcendantal est nécessaire à la connaissance du monde ?

Pour Sartre, toute conscience est conscience de quelque chose, c'est l'intentionnalité. Le monde est relatif à la conscience puisqu'il faut une conscience pour qu'un monde apparaisse, sans quoi il n'y a que des choses dépourvues de signification. Cependant, pour Sartre le monde est également extérieur. Sartre considère qu'il y a tout d'abord une **conscience impersonnelle**. Lorsque je cours après un bus, il n'y a pas de « je », il y a un monde d'objet avec des valeurs et des qualités attractives ou répulsives, mais nullement de « je » transcendantal. C'est la structure même de la conscience qui est ainsi, il ne s'agit pas d'un moment unique. Sartre appelle cela la **conscience non positionnelle de la conscience**. Bien que la conscience soit constamment en relation avec quelque chose d'autre, elle peut aussi se prendre pour objet ; c'est la réflexion qui envisage alors des états et des actions définissant l'ego. Pour Sartre, le « je » n'est donc pas un sujet transcendantal préexistant, mais **un construit**, d'où le concept d'existentialisme.

L'**existentialisme** est un courant philosophique qui postule que l'être humain forme l'essence de sa vie par ses propres actions, celles-ci n'étant pas prédéterminées par des doctrines théologiques, philosophiques ou morales. L'existentialisme considère chaque personne comme un être unique maître de ses actes, de son destin et des valeurs qu'il décide d'adopter. Chaque individu surgit dans le monde initialement sans but ni valeurs prédéfinies, puis, lors de son existence, **il se définit par ses actes** dont il est pleinement responsable et qui modifient son essence. Pour Sartre, **l'ego est transcendant car il est extérieur à la conscience** et identifiable seulement à travers certaines visées de la conscience. Autrement dit, la conscience serait donc liée directement à la socio-culture de l'individu, comme le démontre Foucault.

Pour Foucault, les différentes sciences, appelées d'ailleurs disciplines, ordonnent la conception d'un sujet transcendantal. Pour lui, avant le XVIII^{ème} et le XIX^{ème} siècle, l'homme n'existait pas en tant que sujet, il était prisonnier d'un ordre qui le dépassait. A partir de cette période, à travers le positivisme et le développement de connaissance (en biologie, économie politique et philologie) permettent de poser l'homme comme sujet de connaissance. A partir du 18^{ème} siècle, la vision de la population change. La population vient à être considérée comme un ensemble de processus qu'il faut gérer dans ce qu'ils ont de naturel. La naturalité de la population, c'est sa dépendance d'une série de variables : le climat, l'intensité du commerce, l'entourage matériel, l'état des subsistances, les valeurs morales ou religieuses, les lois et droits du législateur, etc. Les variables de la population échappent donc à la volonté du souverain et le rapport entre le souverain et la population ne peut être basé uniquement sur l'obéissance.

Cependant, il est possible pour le souverain de modifier la nature de la population, de l'influencer. C'est cette naturalité qui est repérée par les analystes et qui est accessible à des agents et des techniques de transformation. Il s'agit donc de modifier, par le calcul des facteurs éloignés de la population dont on sait qu'ils peuvent agir sur la population, par exemple les importations, les flux de monnaie. Il faut comprendre le moteur d'action de la population, qui est le désir. **Le désir, c'est la recherche de l'intérêt par l'individu**, mais qui favorise l'intérêt général de manière naturelle (ou non et dans ce cas les agents régulateurs vont chercher à la canaliser). Le problème du souverain n'est donc plus de savoir comment dire non ou avec quelle légitimité il peut dire non (comme le font les théoriciens du droit naturel comme Hobbes ou

Rousseau), mais plutôt comment dire oui, c'est-à-dire qu'est ce qui va stimuler le désir et l'amour propre afin de produire des effets bénéfiques. C'est la conception de la philosophie utilitariste. Le sujet transcendantal est alors la réflexion sur la connaissance, suscitée par la disposition des disciplines, dans une culture donnée. En outre, les individus se donnent une identité en produisant la forme de leur être, à travers un rapport à soi s'élaborant dans la recherche d'un idéal moral ou d'un mode de vie. Pour Husserl, au contraire, l'ego transcendantal existe et dérive des sources subjectives des sciences.

Quoi qu'il en soit, le point commun à ses recherches, qu'il s'agisse de **mettre à jour les sources subjectives des sciences (Husserl)**, **d'étudier la réalité humaine comme liberté en situation (Sartre)** ou de **discerner des modes d'être par lesquels les individus se font sujet (Foucault)**, l'objectif reste la connaissance de soi. Platon déjà cherchait à distinguer les activités de l'être intérieur, par exemple en définissant la pensée qui est « le dialogue que l'âme se tient à elle-même, l'opinion, qui est l'achèvement de la pensée, et l'imagination qui est la combinaison de l'opinion et de la sensation. C'est à partir des discours (l'acte de juger) que se forment les images des choses, qu'elles soient vraies ou fausses.

La conscience est donc le processus selon lequel une expérience est intériorisée par celui qui la vit, de telle manière qu'il en fait volontairement un objet. Le fait d'être conscient semble donc dérivé d'une existence prenant conscience, même si en elle-même certains mécanismes restent déterminés par des processus inconscients.